

**FÊLURE**  
**Editions Musimot (2017)**

**Lecture par Jean-Marie Alfroy**  
**Publiée dans Les Cahiers de la rue Ventura N° 38 (4ème trim. 2017)**

Plus on progresse dans la lecture de cet ouvrage, plus on est convaincu que le titre le plus adéquat aurait été, si on ne l'avait déjà utilisé pour le dernier cycle de lieder de Schubert (d'après les poèmes de Wilhelm Müller), "Voyage d'hiver".

En effet tout commence un 21 décembre et tout s'achève un 26 mars, grosso modo entre le solstice d'hiver et l'équinoxe de printemps. Mais quelle est la nature exacte de ce "tout" ? A première vue un poème en prose d'une cinquantaine de pages divisé en paragraphes et structuré selon un déroulement chronologique explicitement signifié par une succession d'entrées datées. La parenté avec le journal intime s'impose à l'esprit, ou bien avec le récit autobiographique, mais nous demeurons bien dans le domaine de la poésie, les éléments narratifs et descriptifs étant trop embryonnaires pour que nous en doutions.

Un narrateur – nous ne pouvons guère que le désigner autrement – nous parle grâce au truchement de *"la blancheur somnolente des pages"* sur laquelle il laisse sa trace, tout comme le Wanderer de Schubert laissait celle de ses pas sur la neige. Un mal l'obsède – c'est dit sans détour à la page 10 –, mais rien d'autre n'est précisé: au lecteur de se faire, peu à peu, son idée. Mais une conviction grandit et s'affirme: comme dans le cycle romantique, il s'agit d'une marche vers la mort; le noir et le blanc qui dominent ces pages finiront par rencontrer le rouge du sang.

*"Il ne faudrait écrire qu'en amont de soi-même"* confesse le narrateur à la date du 2 janvier. Où situer cet amont ? Dans les limbes de la conscience, les tréfonds du subconscient ? Serait-il présent dans ce double dont il aimerait se débarrasser afin d'acquérir *"un corps léger, de peu de signification"* tel qu'il est évoqué sur la page du 10 janvier ?

Le 25 du même mois, il réapparaît: *"quelque chose qui n'a aucun nom et nulle consistance"* ... *"peut-être (...) un souvenir monté du fonds des temps"*; puis le 8 mars, protéiforme, vaguement inquiétant. Cette figure de l'Autre, génératrice de la *"douleur d'être"* (le 2 février) émane d'un passé mal défini; l'écriture devient alors ce *"bruit blanc"* qui tente de lutter contre *"l'ombre dévorante"*, bien qu'on pressente que le combat est perdu d'avance.

Nous avons tous en nous un double qui nous met en péril; celui du narrateur (de l'auteur ?) pourrait bien être *"ce rapport déjà si douloureux à la parole"* (le 30 janvier), paradoxalement à l'origine de la vocation poétique. Il en émane ici une parole sourde et grave, au lent tempo, dont le phrasé de la musique nous étreint le cœur.

Michel Diaz confirme dans ce recueil sa maîtrise de la poésie en prose, au carrefour de la confession intime et de l'exploration de l'imaginaire: la langue est la fois simple et recherchée, limpide et sombre comme une eau profonde.

**Jean-Marie Alfroy**